

EN FRANÇAIS DANS LE TXT

« J'IMPRIME PLUS »

La formule récemment apparue dans le langage courant signifie, comme chacun sait : ne plus rien retenir, ne plus rien comprendre à rien et surtout, ne plus pouvoir *répondre par les actions qui s'imposent...* On n'imprime plus. En quel sens secret l'impression, l'imprimerie, la presse en résumé a-t-elle mis la pression, synthétisé une formule technique qui a « policé » toute notre modernité, et à quel moment l'avons-nous oublié ? C'est Gérard de Nerval et son recueil de contes *Les Illuminés* qui nous a mis sur la piste, nous, aux *Presses de Lassitude*.



poésies. Vu le peu de moyens dont il pouvait disposer, son invention dut remonter aux éléments premiers de l'art typographique. Il parvint à tailler, avec une patience infinie, vingt-cinq lettres de bois, dont il se servit, pour marquer, lettre à lettre, les ordonnances rendues fort courtes à dessin : l'huile et la fumée de sa lampe lui fournissant l'encre nécessaire. Dès lors, les bulletins officiels se multiplièrent sous une forme beaucoup plus satisfaisante. Plusieurs de ces pièces, conservées et réimprimées plusieurs fois depuis, sont fort curieuses.

Ces circonstances soulignent un aspect oublié de l'invention de l'imprimerie : son usage s'inaugura en tant que la forme de l'édition officielle en opposition au tracé de la main.

D'autre part la quantité d'exemplaires sous laquelle un texte est imprimé étant impossible à évaluer à la vue d'une seule copie (alors qu'un document manuscrit fait au contraire penser — à tort, voir les propos de Gobineau page 6 — à une pièce unique) est toute l'affaire de cette invention. Elle touche au nombre, au chiffre, à la démultiplication d'une frappe et au pouvoir qui s'y rattache. D'où le comique du fou qui imprime, à très peu d'exemplaires, avec de maigres moyens, des prétendues proclamations royales qui par la suite auront leurs conséquences, quand les deux fous s'évadent et que Spifame est pris, sur la place publique, pour le roi : [...] l'incertitude était grande encore, lorsque Claude Vignet tira de sa poche le rouleau des édits, arrêts et ordonnances, et les distribua dans la foule, en y mêlant ses propres poésies.

— Voyez, disait le « roi », ce sont les édits que nous avons rendus pour le bien de notre peuple, et qui n'ont été publiés ni exécutés...

La frappante ressemblance (Suite à la page 2)

L'invention princeps de l'industrie

Les illuminés de Gérard de Nerval, sous le modeste prétexte de divertir par la relation des vies de personnages excentriques, fous, bizarres et finalement hors du commun, en rendra plus d'un perplexe et songeur sur ce qui se révèle là avec une concision, une visée parfaitement perspicace, où un mystère semble être cerné au plus près sans être décrypté.

D'autant plus étrange que les deux premières nouvelles se trouvent impliquées de

fort curieuse manière avec l'imprimerie.

La première, où un fou nommé Spifame se prend pour le roi (il est le sosie de Louis XII), le voit, en compagnie d'un autre fou, Claude Vignet qui, lui, se prend pour un poète, rédiger et publier des édits royaux du fond de leur asile : La délivrance se faisant attendre beaucoup, Spifame crut devoir avertir son peuple de la captivité où le tenaient des conseillers perfides ; il composa une

proclamation, mandant à ses sujets loyaux qu'ils eussent à s'émouvoir en sa faveur ; et lança en même temps plusieurs édits et ordonnances fort sévères : ici le mot lança est fort exact, car c'était par sa fenêtre, entre les barreaux, qu'il jetait ses chartes, roulées et lestées de petites pierres. Malheureusement, les unes tombaient sur un toit à porcs, d'autres se perdaient dans l'herbe drue d'un préau désert situé au-dessous de sa fenêtre ; une ou deux

seulement, après mille jeux en l'air, s'alignèrent percher comme des oiseaux dans le feuillage d'un tilleul situé au-delà des murs. Personne ne les remarqua d'ailleurs. Voyant le peu d'effet de tant de manifestations publiques, Claude Vignet imagina qu'elles n'inspiraient pas de confiance, étant simplement manuscrites, et s'occupa de fonder une imprimerie royale qui servirait tour à tour à la reproduction des édits du roi et à celle de ses propres



Nerval l'illuminé

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6555705t.r=>

(Suite de la page 1)

avec le roi est respectée comme une marque divine et, en tant qu’image du prince, il est traité avec aménité. Le thème de la duplication (et du respect qui s’y attache) frappe doublement dans cette première nouvelle du livre.

C’est l’existence stupéfiante de Restif de la Bretonne qui fait l’objet de la deuxième, la prodigieuse activité d’un seul homme que l’imprimerie démultiplie aussi d’étonnante façon : *Quant à lui-même, il n’était plus le pauvre ouvrier typographe d’autrefois ; il était devenu maître dans cette profession, qu’il allait singulièrement à celle de littérateur et de philosophe. S’il daignait encore travailler manuellement, c’était après avoir accroché au mur près de lui son habit de velours et son épée. D’ailleurs, il ne composait que ses propres ouvrages, et telle était sa fécondité, qu’il ne se donnait plus la peine de les écrire : debout devant sa casse, le feu de l’enthousiasme dans les yeux, il assemblait lettre à lettre dans son composeur ces pages inspirées et criblées de fautes, dont tout le monde a remarqué la bizarre orthographe et les excentricités calculées. Il avait pour système d’employer dans le même volume des caractères de diverse grosseur, qu’il variait selon l’importance présumée de telle ou telle période. Le cicéro était pour la passion, pour les endroits à grand effet, la gaillarde pour le simple récit ou les observations morales, le petit romain concentrait en peu d’espace mille détails fastidieux mais nécessaires. — Quelquefois, il lui plaisait d’essayer un nouveau système d’orthographe ; il en avertissait tout à coup le lecteur au moyen d’une parenthèse, puis il poursuivait son chapitre, soit en supprimant une partie des voyelles, à la manière arabe, soit en jetant le désordre dans les consonnes, remplaçant le c par l’s, l’s par le t, ce dernier par le c, etc., toujours d’après des règles qu’il développait longuement dans ses notes. Souvent, voulant marquer les longues et les brèves à la façon latine, il employait, dans le milieu des mots, soit des majuscules, soit des lettres d’un corps inférieur ; le plus souvent, il accentuait singulièrement les voyelles, et abusait surtout de l’accent aigu. Cependant, aucune de ces excentricités ne rebutait les innombrables lecteurs du Paysan perversi, des Contemporaines ou des Nuits de Paris ; c’était désormais le conteur à la mode, et rien ne peut donner une idée de la vogue qui s’attachait aux livraisons de ses ouvrages, publiés par demi-volumes, sinon le succès qu’ont obtenu naguère chez nous certains romans-feuilletons.* Mais *Les illuminés* n’en restent pas là dans l’ordre du surprenant et de l’édifiant ; restant dans l’époque du tournant du 18e siècle, Nerval s’oriente soudain, comme vers toutes les acceptions du terme « illuminé » sur ce que l’on appelle aujourd’hui les *Illuminati*, secte esotériste dont les ramifications et les manipulations

sont prises dans les fumées de l’affabulation comme, sans doute, s’en voilent. Ainsi du personnage de Cazotte, rêveur passionné et littérateur délicat reprenant les mille et une fantaisies orientales qui, en France, firent suite aux innovations de Galland, se laisse prendre à toutes les fureurs du démonisme et succombe, comme suppôt d’un complot royaliste, à la terreur révolutionnaire. Peu à peu ces portraits successifs, par une progression spectaculairement instructive, trouvent leur voie vers de vrais escamoteurs et magiciens, Cagliostro et le Comte de Saint-Germain. À la supposition que Saint-Germain ait survécu depuis l’époque des empereurs romains, quelqu’un interroge son domestique qui répond : « Je n’en sais rien, je ne suis au service de Monsieur que depuis 300 ans. » Ces personnages évoquent plus nos escamoteurs politiques que de vrais philo-

des Voyages en Orient, le traducteur du *Faust* de Goethe, nous offre comme une éclaircie essentielle à la connaissance, une torche jetée avec brio dans les ténèbres environnantes de la technologie, cette instrumentation de la technique à laquelle nous ne comprenons plus rien, sinon qu’elle est extrahumaine.

Par les épisodes de ses fables qui impliquent l’imprimerie, Nerval commente indirectement l’industrie et sa force démultiplicatrice. Un aspect des plus énigmatiques de la technique fait là une apparition qui prête à de profondes réflexions nous concernant, chez Lassitude, de fort près, et nous laissant presque muets de stupefaction…

La modernisation des techniques de publication d’un document rend plus que jamais impossible, comme nous le disions, pour qui consulte ce document,

delà de sa valeur mythique implicite, tacite à toute publication mécanique.

Aujourd’hui des mondes peuvent basculer parce qu’une seule personne aura reçu tel message. L’édition ne se prive pas de faire usage de cette fonction occulte, sous couvert de distribution.

Nerval exprime la dimension où se déploie la folie en l’homme, et cette dimension est la technique mécanisée, dont l’imprimerie est l’invention primordiale. Non pas parce qu’il devient possible avec elle d’enduire d’encre un support et de multiplier son transfert, ce que la gravure savait faire depuis longtemps : ce qui est visé comme invention spécifique de l’imprimerie, c’est la casse mobile. C’est-à-dire la possibilité nouvelle de composer lettre à lettre, puis, une fois cette impression achevée, de « casser » les blocs de textes et d’en récupérer les caractères pour composer d’autres documents. C’est la spécificité de l’industrie moderne, articulée sur ses pièces démontables et remontables à l’infini, qui se manifeste. C’est elle qui précipite une profusion, une production tout autre, sans précédent.

La généralisation du processus d’impression (entendons, dans notre contexte, la reproduction industrielle, c’est-à-dire la technique moderne) entraîne une dilution, une dissolution de la chose publiée. On trouvera mon propos curieux parce qu’il recèle une découverte (je suis, je le répète, un inventeur, et rien d’autre). Causeries, adresses, commentaires, annonces, tels que la presse de toute sorte avait l’habitude d’en promulguer les arêts comme autant de commandements, travestis en divertissements, qu’une foule suivait scrupuleusement avec intérêt ou crainte, ne s’écoulent plus ; l’obéissance ne sait plus quelles voix écouter et suivre, elles sont trop nombreuses, contradictoires.

C’est l’univers industriel qui s’effondre sous la dispersion du discours ; chacun peut aussi bien le tenir pour soi-même, pour autant qu’il l’ose, et parler dans le désert. Mais ce désert ne l’est pas tout à fait, tant que celui qui se publie y demeure.

On sait l’arrêt fatal qui frappe le comportement « demeuré », isoliste : folie, dérive, absurdité tant que l’on voudra les décrire… mais qui le prononcera, et sur qui ? Beaucoup ? Très peu, personne ? Vous ne pouvez rien en savoir ; sous vos yeux s’affichent seulement les placards, les termes, le ton même sur lequel on s’adresse à la foule par voie de publication, et ce sont eux qui font, et rien d’autre, l’importance de la diffusion publique, sans que le nombre soit effectivement impliqué, au-

delà de sa valeur mythique implicite, tacite à toute publication mécanique.

Aujourd’hui des mondes peuvent basculer parce qu’une seule personne aura reçu tel message. L’édition ne se prive pas de faire usage de cette fonction occulte, sous couvert de distribution.

Nerval exprime la dimension où se déploie la folie en l’homme, et cette dimension est la technique mécanisée, dont l’imprimerie est l’invention primordiale. Non pas parce qu’il devient possible avec elle d’enduire d’encre un support et de multiplier son transfert, ce que la gravure savait faire depuis longtemps : ce qui est visé comme invention spécifique de l’imprimerie, c’est la casse mobile. C’est-à-dire la possibilité nouvelle de composer lettre à lettre, puis, une fois cette impression achevée, de « casser » les blocs de textes et d’en récupérer les caractères pour composer d’autres documents. C’est la spécificité de l’industrie moderne, articulée sur ses pièces démontables et remontables à l’infini, qui se manifeste. C’est elle qui précipite une profusion, une production tout autre, sans précédent.

La généralisation du processus d’impression (entendons, dans notre contexte, la reproduction industrielle, c’est-à-dire la technique moderne) entraîne une dilution, une dissolution de la chose publiée. On trouvera mon propos curieux parce qu’il recèle une découverte (je suis, je le répète, un inventeur, et rien d’autre). Causeries, adresses, commentaires, annonces, tels que la presse de toute sorte avait l’habitude d’en promulguer les arêts comme autant de commandements, travestis en divertissements, qu’une foule suivait scrupuleusement avec intérêt ou crainte, ne s’écoulent plus ; l’obéissance ne sait plus quelles voix écouter et suivre, elles sont trop nombreuses, contradictoires.

C’est l’univers industriel qui s’effondre sous la dispersion du discours ; chacun peut aussi bien le tenir pour soi-même, pour autant qu’il l’ose, et parler dans le désert. Mais ce désert ne l’est pas tout à fait, tant que celui qui se publie y demeure.

On sait l’arrêt fatal qui frappe le comportement « demeuré », isoliste : folie, dérive, absurdité tant que l’on voudra les décrire… mais qui le prononcera, et sur qui ? Beaucoup ? Très peu, personne ? Vous ne pouvez rien en savoir ; sous vos yeux s’affichent seulement les placards, les termes, le ton même sur lequel on s’adresse à la foule par voie de publication, et ce sont eux qui font, et rien d’autre, l’importance de la diffusion publique, sans que le nombre soit effectivement impliqué, au-



sophes versés dans la mythologie. Mais c’est sous les jours sombres qui succèdent à la révolution que *Les illuminés* prennent leur teinte la plus étourdissante : là c’est Quintius Auclerc qui époustouille avec les merveilles des cultes anciens. Au malheur conquis de Robespierre qui, conscient de la nécessité de donner un culte au peuple et se ridiculisant en portant son petit bouquet à une statue de l’Être Suprême malmenée par un début d’incendie, Auclerc oppose un feu d’artifice de rites repris de l’antiquité qui laisse éberlué et songeur.

Et pour finir dans une perspective encore plus sidérante, « les émules d’Icare », énumérant, au travers des âges français, la multitude des « illuminés » qui tentèrent toutes sortes de procédés pour voler, finissant cassés, crevés ou miraculeusement sauvés par la providence au milieu des débris de leurs incroyables et ingénieuses machineries, achèvent de nous instruire d’une généalogie de l’industrie humaine que l’auteur des *Files du feu*, de bien



Un monde considéré comme un document imprimé mis à la disposition d'un public

Chaordre et ordre...



Suite aux échanges de courrier avec *catalogue_labs* chez la BnF, nous leur avons communiqué les réflexions suivantes, des mois après les articles consacrés au moteur de recherche de la bibliothèque, parus dans TXT 11.

Ordre et chaos... en toute bonne foi ces grands inconciliables ne peuvent plus être tenus pour distincts.

Le moteur de recherche ressemble à une version mécanisée de la conscience absolue : on vise et on trouve... ce que l'on avait déjà. Sauf que la conscience naturelle, elle, roule en son progrès perpétuel. L'ordre machinique, lui, ne sait plus comment se défaire de lui-même. Pour le poète, le rangement, la classification suprême n'apparaissent plus que sous le jour d'un tas inorganisé dans lequel fouiller au hasard. Et c'est ainsi qu'il voudrait que les collections s'offrent.



Pour le philosophe, cette nomenclature n'est qu'une possibilité qui a le tort de cacher toutes les autres par son hypertrophie. Il esquisse de tout autres architectures et voudrait que l'organum se métamorphose à son gré par les prouesses d'une science réinventée. Pour le technicien industriel, c'est un gisement commode, jamais assez pratique ni assez rationnel, mais qui menace sans cesse de s'épuiser, non pas dans sa pléthore, mais dans la signification — son « intérêt ». Le mode de la classification et de la

recherche ne sont plus du ressort de la technique — non plus de celui de la science, puisque celle-ci ne sait plus qu'être mathématique. Ce mode ne dépend plus que du philosophe et du poète; et à fort juste titre, puisque la matière que recèle en sa richesse sacrée la bibliothèque, seuls ceux-ci la connaissent, l'inventent, la préservent et la reconduisent par leurs travaux successifs et « inutiles ».



Le problème demeure le même. Commentaires, échafaudages, accès toujours « facilité », mais sur des critères qui, s'effondrant, ne concernent plus rien ni personne que l'industrie, ne sont que des barrières élevées contre la lecture effective de ce que les textes disent et répètent à des sourds qui, au lieu d'entendre les paroles, ne savent que les ranger en série par style, genre, numéro, couleur, année, etc. Et les assembler par des méthodes qui, d'à moitié nécessaires qu'elles semblent au début, tournent vite au nuisible intégral, à la destruction terminale, l'asphyxie du savoir sous sa propre structure technique, la technologie.

Le philosophe comprendra la nécessité d'enfouir la sagesse et de la réserver aux cœurs éperdus de s'instruire, que de telles circonstances, loin de rebuter, enflamment. Mais il est également un stade où l'ochlocratie fait tout périr définitivement. C'est à cette charnière que nous nous trouvons, entre destruction finale et éclatement salvateur, moisson dorée et bienfaisante. Toutes les forces doivent s'unir pour recueillir, en cet instant secret, la manne des efforts produits par les siècles, manne qui n'est pas financière et qui est d'autant plus riche qu'elle a été délaissée progressivement. Les fruits sont lourds qui attendent d'être reçus. Malheur à celui qui les regarde pourrir nonchalamment. La poussière

n'épargne personne. Préserver, conserver sont des notions trop répétées dans le vide, qui ne sont peut-être jamais profondément interrogées, mais placardées comme des artifices faciles sur leur contraire. Avant que le savoir ne deviennent un

« no man's land » désaffecté — ce dont le poète, celui qui, des intervenants, est le plus prolifique et le plus dangereux, n'aura cure, il est peut-être possible d'interroger des approches profondément différentes, joueuses, interdites au sens commun, puisque c'est l'imagination qui est à la source de toute connaissance et préside à son évolution. Trouver le livre inconnu devient le motif d'une chasse au trésor que même des enfants, et surtout des enfants, entrepren-

draient avec la meilleure humeur et bien des ressources d'invention. Alors se révéleront peut-être bien des livres inconnus, se révélera que le livre lui-même est inconnu; qu'il est, non pas une liasse de feuilles reliées entre elles, mais un accessoire transitoire de la pensée oeuvrant pour le langage, que la pensée est cet inconnu dans le livre.

Le savoir ira ainsi vers se savoir.



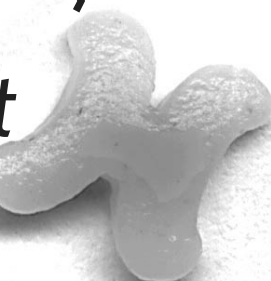
déposer les pâtes alphabet

<info@lassitude.fr>
À : depot.legal.livres@bnf.fr
Date : 04/04/2016 10:52
Objet : Questions dépôt et recueils

Bonjour,
Je suis l'éditeur Lassitude et rédacteur

en chef de l'actualité du site. Venant de passer l'entretien nécessaire à ma réinscription à la recherche, des questions sont venues spontanément dans la conversation, que les circonstances n'ont pas permis de développer. Aussi, je viens vers vous pour es-

Voici quelles furent les « réflexes-questions » qui surgirent au cours de l'entretien : le dépôt légal, plus que la protection du texte en soi, fut la conséquence de l'invention de l'imprimerie, c'est à dire de la reproduction mécanique. Rapidement, cette reproduction industrielle concerna un bien plus vaste domaine, musique, photographie, cinéma et, pourquoi pas, objets, tout tirage en série, conditionnement des denrées alimentaires et jusqu'à leur contenu : qu'est-ce qui est ou non « multiple » dont un exemplaire devrait être archivé ? Si l'on prend l'exemple du paquet de nouilles, on remarquera que celui-ci comporte des textes (pas forcément moins significatifs que ceux de la presse), mais que les pâtes qu'il contient ont forme, dessin, sans parler des pâtes alphabet qui constituent un texte aléatoire à même l'intérieur de leur boîte. Sans pousser plus loin la plaisanterie qui nous fit sourire, la question sé-



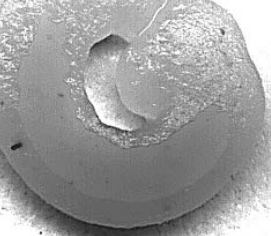
le dépôt légal ? Ce dernier ne s'abolit-il pas lui-même d'un archivage ultra généralisé ?

Pourtant nous privilégions d'instinct la réception de la BnF (plus élevée dans la hiérarchie de la préservation, à notre sens que l'archivage virtuel du web qui vient la compléter), pour la collation d'objets qu'elle garantit. Outre le thème de la recherche du livre inconnu dont nous avons débattu l'année passée avec les concepteurs du moteur de recherche, et celui du rejet, par le dépôt, de notre pamphlet parodiant votre magazine *Chroniques* (pour n'avoir existé qu'à un seul exemplaire), nous en sommes venus au Recueil, puisque, hors nos livres à plus de deux pages, nos CDs et nos DVDs, toutes nos feuilles sont dirigées sur le recueil, dont les collections, nous a-t-il paru, ne sont pas mises à la disposition du public. Qu'est-ce qui motive ce classement ?

Le recueil éveille notre intérêt, et nous souhaiterions rencontrer, si cela s'avérait possible, un interlocuteur à son sujet. Peut-être est-ce là que dort l'inconnu qui nous semble sommeiller dans la Bibliothèque, et sur la piste duquel nous sommes lancés. Ces interrogations tracent finalement l'esquisse d'un article à paraître dans notre revue (gratuite, à la demande) *TxT*, qui considérera l'imprimerie sous le jour d'une forme-source de la technique moderne, le modèle de la technologie.

Cordialement,

Michel Comte
lassitude.fr



Monsieur,

Voici quelques informations qui pourront éclairer votre réflexion sur le dépôt légal.

Une rectification tout d'abord, le dépôt légal n'a pas pour objet la protection des textes. Le dépôt légal et la protection des droits d'auteur ne sont pas liés.

Pour information, je vous précise que le dépôt légal permet la collecte et la conservation des documents de toute nature publiés ou diffusés en France, afin de constituer une collection de référence consultable en bibliothèque de recherche par



des lecteurs accrédités. À toutes fins utiles, je vous invite à consulter le Code du patrimoine qui régit le dépôt légal dont un chapitre est consacré aux objectifs et au champ d'application du dépôt légal. Cela répondra, il me semble, à vos interrogations sur le dépôt légal des objets.

Quant à la typologie des « Recueils », il s'agit de documents regroupés par lot, autour d'une collectivité ou d'un thème. Ils ne sont pas signalés à l'unité au Catalogue général de la Bibliothèque nationale de France, mais sous la forme d'une notice globale regroupant donc plusieurs documents. Ces documents font partie intégrante des collections de dépôt légal et sont consultables dans les mêmes conditions.

Avec mes meilleures salutations.

Nathalie Percher
Service de la gestion des livres
Département du Dépôt légal
Bibliothèque nationale de France
www.bnf.fr

code du patrimoine (extraits)

Article L131-2 Modifié par Ordonnance n° 2009-901 du 24 juillet 2009 — art. 5 [...et corrélatifs]

Les documents imprimés, graphiques, photographiques, sonores, audiovisuels, multimédias, quel que soit leur procédé technique de production, d'édition ou de diffusion, font l'objet d'un dépôt obligatoire, dénommé dépôt légal, dès lors qu'ils sont mis à la disposition d'un public.

Les logiciels et les bases de données sont soumis à l'obligation de dépôt légal dès lors qu'ils sont mis à disposition d'un public par la diffusion d'un support matériel, quelle que soit la nature de ce support.

Sont également soumis au dépôt légal les signes, signaux, écrits, images, sons ou messages de toute nature faisant l'objet d'une communication au public par voie électronique.

La mise à la disposition d'un public au sens du premier alinéa de l'article L. 131-2 s'entend de toute communication, diffusion ou représentation, quels qu'en soient le procédé et le public destinataire, dès lors que ce dernier excède le cercle de famille.

La mise à disposition d'un public au sens du deuxième alinéa de l'article L. 131-2 s'entend de toute mise en vente, location ou distribution, même gratuite.

(Ajoutons pour finir que le défaut de dépôt est passible d'une amende de 75 000 euros.)

le dépôt fatal

François 1er et Guillaume Budé semblent avoir, avec l'institution du dépôt, précipités bien malgré eux un modèle du monde associant fabrication répétitive (sur le principe de l'imprimerie) et sauvegarde d'un exemplaire, qui aura dominé, en tant que modèle technique et parangon de l'idéal platonicien, toute la perspective de l'industrie jusqu'à nos jours. Mais ce modèle, véritable moule dans lequel la matière s'est absurdement coulée, est maintenant confronté à des circonstances qui le dépassent. Les choses à la fois prolifèrent tout en voyant leur diversité disparaître; les institutions



sont engagées dans la course en avant, tentative désespérée de remise à niveau purement technologique, où la signification se dérobe toujours plus. Exemple : le Centre National de la Cinématographie est devenu Centre National du Cinéma et de l'Image animée — avec d'une limitation du cinéma à un simple format narratif et spectaculaire, décalqué, pour ne simplifier qu'à peine, sur la formule américaine projetée en salle, à une époque où tout le monde

a ça dans son salon. Cinématographe, rappelons-le, était l'appellation du 7e art, celui des images animées. Cinéma n'est donc plus images animées. Pourtant c'est le cinématographe en vérité, qui a modernisé sa technique et grouille partout sur les écrans, des caméras de contrôle en passant par les publicités mouvantes et les fictions strictement romanesques (c'est à dire littéraires) de ce que l'on dénomme le « cinéma », en ayant oublié sa vocation première, qui faisait de lui un art original. Pour cela, il faut parler d'images animées par delà le cinéma, lequel s'est immobilisé et n'est plus qu'une image fixe. Ce n'est pas en gigotant, en effet, qu'on bouge. C'est la fin des institutions qui s'annonce au moment où, paradoxalement, il va falloir compter sur elles énergiquement.



Mensonges de l'imprimerie, de l'industrie...

L'industrie, la technique, moteurs du progrès des mœurs et de l'esprit, éclairant de la torche des connaissances un monde sortant des brumes de l'ignorance et de la barbarie ? Il s'en faut de beaucoup que ce ne soit plutôt le feu aux rideaux. Sorti de la démagogie qui a nourri les beaux jours de bien crédules écoliers publics, et d'une propagande démocratique déchaînée et abrutissante, c'est un tout autre tableau qui se dessine, celui d'une décrépitude et d'un appauvrissement de ce que les courants de pensée avaient su se communiquer avant le triomphe d'une économie sociale qui devait tout anéantir pour s'installer ; et ceci en flattant les plus bas instincts, lesquels répondent toujours « présents ! » chez chacun d'entre nous. Cette ruine a pris le doux nom, si raisonnable, si sage en apparence, de « culture ». Alors la culture s'est mise à tout ravager avec une violence que les âges les plus réputés brutaux ne pourront jamais égaler. Les temps héroïques de l'imprimerie révèlent ingénument le processus, des études plus poussées seraient-elles utiles ? On ne voit pas à quoi : la transparence du désastre est intégrale en quelques phrases, le faux-texte parle vrai. Mais... quoi ? Nous dénoncerions des agissements coupables ? Reprenons-nous ! Notre archéologie n'exhume que les pratiques mêmes que nous nous devons d'améliorer... Nous ne pointons que des archaïsmes à moderniser. Soumettre doit s'élancer vers des progrès nécessaires, les liens doivent se resserrer à la demande expresse des victimes ; voilà ce qui importe ! Mais, bien sûr, ce ne sera, pour certains, que l'occasion de s'en retrancher plus sûrement. Voire de s'en abstraire parfaitement...



*Soutien du Temple de mémoire,
Nous transmettons les Faits à la postérité ;
Les Arts, les Sciences, l'Histoire
Nous doivent l'Immortalité'.*

Socrate et le livre

On pense aux paroles (sans doute démarquées de Platon) du Socrate de Rossellini, lorsqu'il parle à Criton dans une scène du film :

En se fiant à l'écriture, les hommes ne chercheront plus profondément en eux. Ils oublieront de faire confiance à leur mémoire et perdront beaucoup de leur savoir. Au lieu de s'exprimer avec trouble et chaleur, ils citeront avec éle-

gance. Mais que peux-tu répondre aux citations ? Tu compares donc un discours vivant, vibrant, au mot, à l'écriture qui est l'image de la parole. Tu peux croire que les écritures parlent intelligemment, mais interroge-les, elles ne font que se répéter. Écrits, les discours passent d'une main à l'autre, sans pouvoir distinguer le plus faible de l'intelligent. Et si les écritures t'attaquent, t'accusent injustement, tu ne peux pas leur faire entendre raison.

Présomptions atterantes des premiers jours de l'industrie moderne : la voilà qui, à elle toute seule, sauve le monde de l'oubli, de l'erreur, de l'ignorance, de l'inconfort, de la maladie, de la famine... Étranges conclusions inversées sur l'industrie, d'un monde qui a juste-ment presque tout perdu par elle. On

voit ici naître les principes propres à la presse qui, par les prestidigitations du verbe, instaureront le règne du faux et de l'usage du faux sur le modèle du papier-monnaie, ce détournement de biens par les moyens de l'impression. Il fallait tromper. Le monde se devait de ne plus être que des « impres-

sions »... jusqu'à celles du soleil levant ! Aujourd'hui ce n'est presque plus utile : le faux est devenu totalement vrai et les machines en gèrent la promulgation automatisée. Les bras humains sont tombés. Curieusement, il se pourrait que cela n'ait bientôt plus aucune importance.

L'imprimerie est un moyen, et non pas un principe

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8626715t.r=>

Pour Arthur de Gobineau, le médium a encore toute l'innocence d'une machinerie objective qui rend ce qu'on lui donne. Pour nous, la technique est trop devenue notre nature pour en demeurer là. Corruption, déviance, saut dans l'origine ? Les signes sont notre peau elle-même, et la presse, la reproduction, la représentation ne peuvent plus se cantonner à un usage, bon ou mauvais, tel que le sujet que nous ne sommes plus pouvait s'en assurer. Pourtant la critique sociale de l'imprimerie, tel que Gobineau s'y livre avec une perspicacité rare en ce moment du 19^e siècle où l'édition explose, nous souffle un indice énorme : qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, que la technique ne soit plus un moyen, mais un principe ? Que la technologie ne soit plus un ensemble de moyens, mais un ensemble de principes ? Nous sommes sur la piste menant à la découverte d'un accomplissement phénoménal aussi général qu'invisible, la collision du monde idéal et du monde réel en une fusion sensible qui nous éveille à la vérité, celle-là même qui nous plonge dans l'insipidité du factice vivant, notre être du néant. Les propos de Gobineau sur l'imprimerie creusent tout l'écart entre son temps et le nôtre, et nous informent :

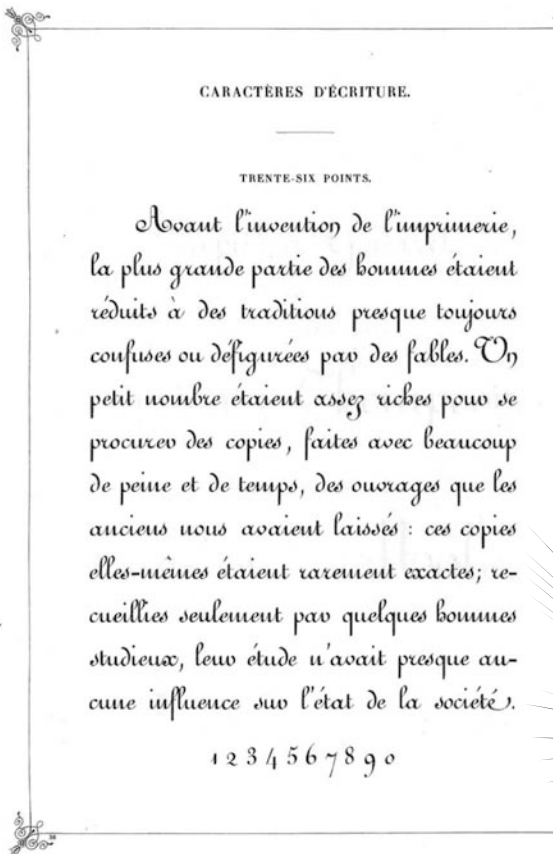
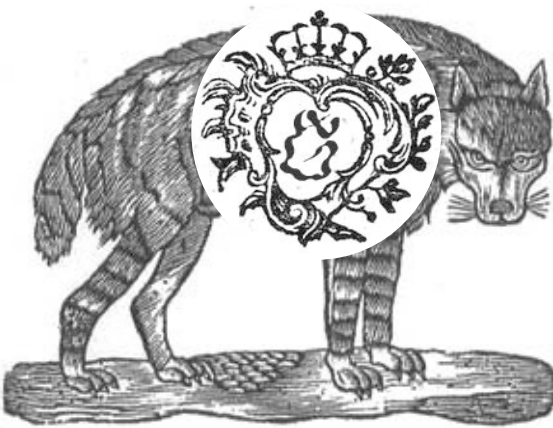
On suppose sans doute que, par la facilité avec laquelle elle peut répandre en grand nombre les chefs-d'œuvre de l'esprit, l'imprimerie contribue à les conserver, et même, dans les temps où la stérilité intellectuelle ne permet pas de leur donner de rivaux, de les offrir

au moins aux méditations des gens honnêtes. Il en est ainsi en effet. Toutefois, pour aller chercher un livre du passé et s'en servir à sa propre amélioration, il faut déjà posséder, sans ce livre, le meilleur des biens, la force d'une âme éclairée. Dans les temps mauvais, témoins du départ des vertus publiques, on fait peu de cas des anciennes compositions, et personne ne se soucie de troubler le silence des bibliothèques*. C'est valoir beaucoup déjà que de songer à fréquenter ces lieux augustes, à de telles époques on ne vaut rien. D'ailleurs on s'exagère beaucoup la longévité assurée aux productions de l'esprit par la découverte de Gutenberg. À l'exception de quelques ouvrages reproduits

*Sinon, aujourd'hui, comme un gisement dont on extrait des données.

pendant une certaine période, tous les livres meurent aujourd'hui, comme jadis mouraient les manuscrits. Tirées à quelques centaines d'exemplaires, les œuvres de la science surtout disparaissent avec rapidité du domaine commun. On peut encore les trouver, bien qu'avec peine, dans les grandes collections. Il en était absolument de même des richesses intellectuelles de l'antiquité, et, encore une fois ce n'est pas l'érudition qui sauve un peuple arrivé à la décrépitude.

[...] Pour rehausser le mérite de l'imprimerie, on a trop nié la diffusion des manuscrits. Elle était plus grande qu'on ne l'imagine. Au temps de l'empire romain, les moyens d'instruction étaient très répandus, les livres étaient même communs, si l'on en doit juger d'après ce nombre extraordinaire de grammaires déguenillées qui pullulaient jusque



CARACTÈRES D'ÉCRITURE.

TRENTE-SIX POINTS.

Avant l'invention de l'imprimerie, la plus grande partie des hommes étaient réduits à des traditions presque toujours confuses ou défigurées par des fables. Un petit nombre étaient assez riches pour se procurer des copies, faites avec beaucoup de peine et de temps, des ouvrages que les anciens nous avaient laissés : ces copies elles-mêmes étaient rarement exactes ; recueillies seulement par quelques hommes studieux, leur étude n'avait presque aucune influence sur l'état de la société.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 0

dans les plus petites villes, sortes de gens comparables aux avocats, aux romanciers, aux journalistes de notre époque, et dont le Satyricon de Pétrone nous raconte les mœurs dévergondées, la misère et le goût passionné des jouissances. Quand la décadence fut complète, tous ceux qui voulaient des livres en trouvaient encore. Virgile était lu partout. Les paysans, qui l'entendaient vanter, le prenaient pour un dangereux enchanteur. Les moines le copiaient. Ils copiaient aussi Plin, Dioscoride, Platon et Aristote. Ils copiaient de même Catulle et Martial. Dans le moyen âge, on peut, au grand nombre qui nous en reste après tant de guerres, de dévastations, d'incendies d'abbayes et de châteaux, deviner combien les œuvres littéraires, scientifiques, philosophiques sorties de la plume des contemporains avaient été multipliées au-delà de ce qu'on pense. On s'exagère

donc les mérites réels de l'imprimerie envers la science, la poésie, la morale et la vraie civilisation, et l'on serait plus exact si, glissant modestement sur cette thèse, on s'attachait surtout à parler des services journaliers rendus par cette invention aux intérêts religieux et politiques de toutes venues. L'imprimerie, je le répète, est un merveilleux instrument ; mais, lorsque la main et la tête font défaut, l'instrument ne saurait bien fonctionner par lui-même. [...] Pour la vapeur et toutes les découvertes industrielles, je dirai aussi, comme de l'imprimerie, que ce sont de grands moyens ; j'ajouterais que l'on a vu quelques fois des procédés nés de découvertes scientifiques se perpétuer à l'état de routine, quand le mouvement intellectuel qui les avait fait naître s'était arrêté pour toujours, et avait laissé perdre le secret théorique d'où ces procédés émanaient. Enfin, je rappellerai que le bien-être matériel n'a



« Faux-textes »

Ces « faux-textes » destinés à illustrer une police de caractère, dont les auteurs ne nous sont pas connus, sont un summum de fausseté, justement. Avant l'imprimerie, comme n'importe quel érudit le confirmera, les textes ont énormément circulé par les manuscrits, et ont eu une influence mémorable. Le fait qu'ils aient été transformés par

les différents copistes au fil du temps n'a fait qu'en enrichir le propos et en sauvegarder l'esprit, même si la lettre a souffert. Si l'imprimerie a effectivement fixé les textes, la pensée, elle, n'a pas cessé de se dégrader en s'effondrant sous le jugement des classes les moins instruites. Quant à la faible influence des textes sur la société avant

IMPRIMERIE MONNOYER, AU MANS 51

C. D. — ÉGYPTIENNES ANGLAISES, corps G.

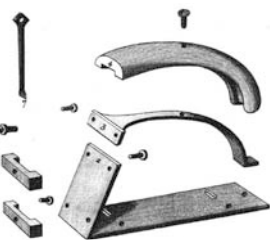
Maintenant, l'imprimerie, dans nos institutions politiques, ne pouvant plus être distincte des autres professions industrielles ; ne recevant d'autre influence que celle qui lui vient du commerce de la librairie ; n'ayant d'autres rapports avec le gouvernement que ceux que les lois lui ont maintenus

AB C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z 1 2 3 4 5 6 7 8 9 0 A B C D E F G H I J K L M N



jamais été qu'une annexe extérieure de la civilisation, et qu'on n'a jamais entendu dire d'une société qu'elle avait vécu uniquement parce qu'elle connaissait les moyens d'aller vite et de se bien vêtir.

Les 4 tomes de l'Essai sur l'inégalité des races humaines d'A. de Gobineau sont dans le même dossier chez Gallica.



l'imprimerie, c'est profondément faux, c'est même d'une ignorance totale.

Au travers de cette petite leçon que nous donne l'imprimerie sur ses bienfaits, on entend la morale du bonheur que l'industrie se targue de faire régner ; en fait l'obscurité et le malheur les mieux dissimulés, la destruction de l'esprit, l'élévation de la foule à la place et à la gloire du tyran, toute l'affaire d'une économie axée sur le nombre et l'anéantissement, clamant le progrès et la félicité par l'argent et la possession de biens.

On remarquera avec quelle précision le mensonge est proféré ; à quel point la vérité est suivie pas à pas, serrée de près, pistée à la trace par de fins limiers. La modernité poursuivait déjà son œuvre implacable : détruire le passé et simuler de l'avenir, jeter vers le néant de la consommation comme seul recours à la confusion. Bref c'est la banque qui parle, c'est la banque qui imprime sa loi. Les hommes n'avaient déjà plus que du papier sale à mâcher.

chute en nombres

Codes et techniques font désormais, plus encore que sens, principe. On a vu la nouvelle dénomination du CNC démontrer que la technique fait plus que jamais principe : en effet « cinéma » n'est plus l'art des images animées, mais un principe narratif s'appuyant sur certains critères techniques de style ou de diffusion (d'ailleurs absurdes mais passons) se distinguant de ceux des « images animées ». Bel imbroglio que nous lui laisserons ! Par ailleurs la tentative démente de faire des héros de la « culture populaire » (sick) des équivalents des mythes fondateurs grecs illustre assez les aventures d'institutions faisant cavalier seul dans leur folle volonté hégémonique et... impersonnelle. La technique, cette inconnue, encore, aux commandes.

Le monde ne se simplifiera pas pour autant. C'est le monde du nombre qui devient tout petit : des chiffres alignés, voilà tout. Rien de grand : des abstractions vides, froides, ignorantes et présomptueuses. Caveineuses. Mas à ce destin, nous ne couperons pas. Raison pour laquelle Giga a été dépêché du fin-fond du possible par une main dont la divinité se reconnaît à l'oeil nu. Grand Maître du chiffre et du symbole, le gigapotentat saura mettre tout le monde d'accord, et en bon ordre de marche, en direction vers sa bedaine, rappelant sa parenté incontestable avec Ubu, Gargantua et autres Grangousier à la dalle (funéraire) bien en pente.

Les mémoires d'un fou

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1049490v.r>

Quelle découverte pour nous que ces mémoires ! « Ouvrage de jeunesse » de Gustave Flaubert et en tant que tel fort peu respecté, au moins autrefois, *Les mémoires d'un fou* sont, loin des chefs-d'œuvre ultérieurs honorés (sic) et élimés jusqu'à la trame, un livre merveilleux et étonnant. Émois juvéniles romanesques, convenus à dessein, foudroyante verve littéraire d'une invention unique, liberté du plan, obscénités concertées, ces aventures parfaitement plates et grandioses des débuts d'un jeune homme signent la dextérité d'un écrivain qui ne se dépassera que pour réjouir les attentes d'une époque qu'il finira par vomir, s'enterrant en province pour y remâcher ses déceptions atroces. On imagine la tête des premiers lecteurs des *Mémoires d'un fou*, relations à la complaisance torve, regardant évidemment Gustave avec condescendance et gentillesse, lui expliquant la nécessité de changer de manière au plus vite... alors que Flaubert avait tout trouvé tout de suite. Cette centaine de pages a toute la libre puissance que Flaubert ne retrouvera jamais, condamné à détruire son esprit pour délivrer des confiseries à une époque comme une autre, qui ne

veut que vider des bonbonnières et cracher sur le reste. Son « industrie » devra, au lieu de faire naître des songes vifs et enjoués, fousiller, comme tout « auteur » le doit, l'âme humaine pour en servir les détails fumants — ce dont il fera les frais très personnellement. C'est le temps où l'écrivain devient une usine de traitement de déchets textuels, et ce n'était qu'un début, avant les triomphes actuels de la recyclade, galaxies éteintes, îles sublimes englouties dont on nous servira de tristes duplicats jusqu'à la fin des dents.

Rien comme ce livre, sinon l'*Erreur* 127 de Sekens Murdock auquel il fait terriblement penser pour le ton, ne rend le désespoir naïf et si fondé, que ressent un jeune homme à la découverte de la vanité des choses qui semblent conçues pour le décevoir, et tout spécifiquement le langage et l'amour. Flaubert touche à chaque ligne la profondeur poético-prosopique propre à son temps, fait mouche avec cette justesse de la pensée qui condamne une âme à l'ostracisme définitif. En un paragraphe le jeune Flaubert déploie l'ancien régime comme personne : *Je me rappellerai toujours une espèce de château non loin de ma ville, et que nous*

allions voir souvent. — C'était une de ces vieilles femmes du siècle dernier qui l'habitait. Tout chez elle avait conservé le souvenir pastoral; — je vois encore les portraits poudrés, les habits bleu ciel des hommes, et les roses et les oeillets jetés sur les lambris avec des bergères et des troupeaux. — Tout avait un aspect vieux et sombre : les meubles, presque tous de soie brodée, étaient spacieux et doux; — la maison était vieille; d'anciens fossés, alors plantés de pommiers, l'entouraient, et les pierres qui se détachaient de temps en temps des créneaux allaient rouler jusqu'au fond.

Il n'hésite devant aucune audace, persuade que l'expression, courte sur tout, n'est pas même capable de franchir les bornes de la bienséance et il a raison, enfonçant toute concurrence possible en terme de

« modernité » et de littérature indépassable : Deux êtres jetés sur la terre par un hasard, quelque chose, et qui se rencontrent, s'aiment, parce que l'un est femme et l'autre homme. Les voilà haletants l'un pour l'autre, se promenant ensemble la nuit et se mouillant à la rosée, regardant le clair de lune et le trouvant daphné, admirant les étoiles et disant sur tous les tons : Je t'aime, tu m'aimes, il m'aime, nous nous aimons; et répétant cela avec des soupirs, des baisers; — et puis ils rentrent poussés tous les deux par une ardeur sans pareille, car ces deux âmes ont leurs organes violemment échauffés, et les voilà bientôt grotesquement accouplés avec des rugissements et des soupirs, soucieux l'un et l'autre pour reproduire un imbécile de plus sur la terre, un malheureux qui les imitera. Contemplez-les, plus bêtes en ce moment que les chiens et les mouches, s'évanouissant et cachant soigneusement

aux yeux des hommes leur jouissance solitaire, pensant peut-être que le bonheur est un crime et la volupté une honte.

Ses tableaux représentant avec un réalisme poignant la fin des temps humains, sont déchirants d'honnêteté et de drôlerie, d'esprit; les mémoires d'un fou sont un summum de raison et de traits partant tout droit du cœur : Oui, à quoi est-il bon, je le demande en vérité, un livre qui n'est ni instructif, ni amusant, ni chimique, ni philosophique, ni agricole, ni élogique, un livre qui ne donne aucune recette ni pour les moutons, ni pour les puces, qui ne parle ni des chemins de fer, ni de la Bourse, ni des replis intimes du cœur humain, ni des habits moyen âge, ni de Dieu, ni du diable, mais qui parle d'un fou; c'est-à-dire le monde, ce grand idiot qui tourne depuis tant de siècles dans l'espace sans faire un pas, et qui hurle, et qui bave, et qui se déchire lui-même ?

Or ma vie, ce ne sont pas des faits; ma vie, c'est ma pensée.

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k685088.r>

La pschittologie



Victor Cousin ? Ce n'est pas que la rue passant devant la Sorbonne. Homme de lettres et d'état, il fut un des tous premiers à introduire la philosophie allemande de Kant, Schelling et Hegel en France — ce dernier aurait plaisanté en disant que Cousin était venu faire ses courses en Allemagne. Activiste inquiet puis professeur respecté, ministre structurant l'instruction publique puis conspiré lorsque la monarchie constitutionnelle passa de mode, si l'on en juge par ses études sur les femmes de lettres du 17^e siècle, il rêva peut-être d'une royauté française sur le modèle de l'anglaise. De son ministère, Charles Bérard fut lui aussi une personnalité en vue de la philosophie et de son enseignement.

Pourquoi sa traduction des *Écrits philosophiques* de Schelling est-elle si célèbre ? Certes pas pour transmettre une traduction exemplaire, mais pour donner, dans son introduction, un portrait frappant, non seulement de l'état de ruine de la pensée à l'issue de la confusion d'esprit que la vitalité de l'idéalisme a jeté sur une Europe incapable (et toujours) de suivre, mais aussi pour communiquer des positions vigoureuses et justes... avant de sombrer dans ses limites et ses contradictions : Bérard veut à toutes forces concilier — même s'il les sait impossibles à joindre — métaphysique et sens commun, comme tout opérateur social soucieux de donner des conclusions pratiques aux théories,

ce que la philosophie n'a jamais permis et ne permettra jamais.

Cette introduction demeure un document essentiel sur une articulation germano-française qui n'a démarré que pour capoter sur un malentendu terrible, lequel perdue au travers de décennies de philosophie française (et allemande, vraisemblablement) confinée à l'anthropologie (psychologie et sociologie) n'ayant débouché que sur un immobilisme des sciences et de la pensée, malgré beaucoup d'effet de poudre aux yeux. N'importe, les propos de Bérard sur les systèmes sont frappants de pertinence : On s'imagine que lorsqu'un système a régné quelque temps et que ses défauts ont été mis à nu, que ses tendances dangereuses ont été dévoilées, son empire cesse, qu'il perd toute influence, qu'il abdique et se retire en attendant qu'un autre apparaisse à son tour et vienne paisiblement s'asseoir à sa place. Erreur grossière; il n'y a point d'inter-règne entre les systèmes. L'esprit humain est toujours gouverné par quelque idée générale, à laquelle il s'attache comme à son étoile polaire [...] Consultez l'histoire. Est-ce que les vices et les erreurs de la philosophie d'Aristote étaient totalement ignorés au moyen-âge ? Ce serait faire tort à la clairvoyance des scholastiques, qui souvent ne manquaient pas plus de bons sens et de sagacité que beaucoup de modernes. Ils suivaient cette philosophie malgré ses défauts, parce qu'ils n'en connaissaient pas d'autre et n'avaient pas l'originalité nécessaire pour en faire une nouvelle. Ils palliaient ces défauts, défiguraient, refaisaient Aristote, pour l'accommoder aux idées du temps et aux dogmes de la religion. Il en fut de même du platonisme, à l'époque dite de la renaissance, et plus tard du cartésianisme lui-même, lorsqu'il eut détrôné la philosophie scholastique et celle de l'antiquité. Certes, les esprits

sceptiques, ou attachés à d'autres idées, n'étaient pas rares au XVII^e siècle. Les lumières et l'indépendance philosophique ne leur manquaient pas pour apercevoir les vices et les lacunes du système de Descartes, et en signaler les tendances, pour se moquer des tourbillons, des animaux machines, des esprits animaux, et même pour entrevoir le panthéisme de Spinoza sous la définition cartésienne de la substance. Et cependant cela n'a pas empêché que tous les grands esprits du grand siècle ne se soient ralliés à cette philosophie, n'en aient adopté la méthode et les principes généraux, que ceux-là mêmes qui la combattaient n'aient été soulevés, à leur insu, animés, jusque dans leurs critiques, de son esprit le plus intime, et ne l'aient admise implicitement sur une foule de points, en la reniant dans son ensemble. Cela surtout n'a pas empêché qu'elle ne pénétrât partout, n'étendît son influence sur tout, à la littérature comme aux sciences et à la théologie.

Mais pour le fond, interprétations hasardeuses, contresens dont la férule nous entre dans les chairs depuis plus de 150 ans, nous pourrions regrouper ces mouvements de réflexion sous l'appellation de pschittologie, et les répartir en deux camps, pschitt orange et pschitt citron, dont le pétillant n'a pas plus survécu que ces vieilles accroches publicitaires : « Pour toi cher ange, pschitt orange, pour moi, garçon ! pschitt citron. »

publicité
L'important est ici

de s'approprier le texte d'un seul trait continu, en éclairant et en ré-accomplissant chacune des étapes qu'il franchit.



est une publication des presses de l'assitude.
INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2016 — VI



9 782372 211000